

régnait de 428 à 448 ; il étendit la domination franque jusqu'à la Somme. Son successeur, Mérovée, élevé sur le pavois en 448, a donné son nom à la première dynastie de nos rois (Mérovingiens). Childéric lui succéda en 458 et mourut en 481.

Son fils, Clovis, n'avait encore que 15 ans. Mais sa bravoure lui avait conquis l'estime de son peuple ; il fut donc élevé sur le pavois. Cette cérémonie consistait à placer le nouveau roi debout sur un bouclier que des soldats portaient en triomphe.

#### CLOVIS — SOISSONS

La première expédition de Clovis fut dirigée contre le général romain Syagrius, établi à Soissons. La bataille fut acharnée. Épouvanté, Syagrius s'enfuit jusqu'à Toulouse. Avec lui disparaissaient les dernières traces de la domination romaine en Gaule (486).

Dans Soissons prise d'assaut, les Francs avaient récolté un riche butin, que les soldats devaient se partager en tirant au sort.

Dans ce butin, se trouvait un vase précieux, destiné au culte. L'évêque, saint Remi, affligé par cette profanation, fit prier Clovis de lui rendre ce vase. Le jeune roi y consentit. Mais un soldat indiscipliné fit voler, d'un coup de sa francisque, le vase en éclats et cria :

— Tu n'auras, ô roi, que ce que le sort te donnera !

Un an s'était écoulé et l'incident semblait oublié de tous, lorsque le roi, passant une revue de ses troupes, s'arrêta devant le soldat rebelle. Il lui reprocha la mauvaise tenue de ses armes et, lui arrachant sa francisque, la jeta sur le sol. L'homme se baissait pour la reprendre, lorsque Clovis, saisissant sa propre hache, lui fendit la

tête en disant :

— Qu'il te soit fait comme au vase, l'an dernier, à Soissons !

Terrible punition, fait d'un chef encore païen.

Après la prise de Soissons, dont il fit sa capitale, Clovis continua ses conquêtes. Il possédait alors tout le territoire compris entre la Loire et le Rhin.

#### SAINTE CLOTILDE — TOLBIAC

À la cour de Gondebaud, roi des Burgondes, vivait alors sa nièce, jeune princesse dont les vertus chrétiennes égalaient la beauté. Sa réputation parvint jusqu'à Clovis, et le roi franc désira en faire son épouse. Gondebaud consentit à cette union.

Non contente d'obtenir de son époux l'autorisation de faire baptiser ses enfants, la pieuse reine ne cessait de supplier Clovis de renoncer à ses faux dieux pour embrasser la foi du Christ. Ses prières semblaient devoir rester vaines, quand, en 496, une terrible invasion des Alamans mit en péril les conquêtes des Francs. Clovis accourut pour leur barrer le passage. La rencontre eut lieu près de Tolbiac.

Soudain, pour la première fois depuis qu'il les commandait, Clovis voit ses soldats fléchir. En vain il les excite, en vain il implore ses faux dieux. Clovis se souvient alors des exhortations de Clotilde.

— Ô Christ ! s'écrie-t-il, toi que Clotilde adore, si tu me donnes la victoire, je croirai en toi et me ferai baptiser.

Ces paroles sont à peine prononcées, que les Francs reprennent l'offensive. Les ennemis, laissant leur roi parmi les morts, s'enfuient en une déroute complète.

## 7 — Le baptême de la France

En traversant la cité de Toul, Clovis entendit célébrer les vertus de saint Waast, qui vivait dans un ermitage, sur les bords de la Meuse. Il le pria de l'accompagner pour l'instruire et le préparer, en chemin, au grand acte religieux qu'il se proposait d'accomplir.

Waast accompagna Clovis jusqu'à Reims, où saint Remi, évêque de cette ville, attacha le moine à son église. Et l'évêque acheva l'œuvre commencée par l'ermite. Le roi écoutait avec avidité ces enseignements si nouveaux pour lui. Si bien qu'avant même d'être baptisé, son ardeur pour la foi chrétienne enflammant son cœur, il se fit, auprès de ses compagnons et sujets,

l'apôtre de cette foi. On rassembla un jour les grands de la cour et de toute son armée, leur montra la folie du culte des idoles et les sollicita de ne plus adorer que le seul vrai Dieu, celui des chrétiens.

— Pieux monarque, s'écrièrent les Francs, nous abjurons le culte des dieux mortels ; nous voulons servir le Dieu immortel que Remi et Clotilde adorent.

Une autre fois, pendant qu'on leur racontait l'histoire de la Passion de Notre-Seigneur, les Francs ne pouvaient maîtriser leur indignation ni retenir leurs larmes, et Clovis s'écria :

— Ah ! si j'avais été là avec mes Francs !

**NOËL DE L'AN 496**

Noël ! date fixée pour le baptême de Clovis et de ses compagnons. Le cortège se dirige vers la basilique de Saint-Martin. Toutes les rues sont tendues de guirlandes et de riches tapisseries.

Saint Remi conduit le roi par la main. Derrière eux s'avance la reine, ayant à ses côtés les deux sœurs du roi. Puis viennent les principaux de la cour, les chefs de l'armée, plus de 3 000 catéchumènes et le peuple en liesse.

Arrivé sur le seuil de la basilique resplendissante, Clovis, ébloui, s'écria :

– Père saint, est-ce donc là le royaume de Dieu que vous m'avez promis ?

– Non, mon fils, répondit saint Remi ; ce n'est que l'entrée du chemin qui y conduit.

Alors, en présence de la foule immense et recueillie, le pontife versa l'eau régénératrice sur le front du monarque, en lui disant :

– Courbe ta tête, fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé, et brûle ce que tu as adoré.

Et Clovis répondit :

– J'adore le vrai Dieu, qui est le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

En cet instant, rapporte la légende, il arriva que le clerc chargé de présenter le saint chrême avait été séparé du cortège sans pouvoir le rejoindre, tant la foule était compacte. On se demandait avec inquiétude comment pourrait se pour-

suivre la cérémonie.

Et voilà que, juste à ce moment, saint Remi voit descendre, de la voûte du temple, une blanche colombe qui lui présente une petite ampoule remplie de saint chrême.

Le pontife comprend que c'est un envoi du ciel ; il prend l'ampoule dont l'huile sainte doit servir à l'onction royale. Cette fiole d'huile miraculeuse, apportée à saint Remi par la colombe, devait servir au sacre de nos rois jusqu'à la Révolution. On l'appelait la *Sainte Ampoule*.

L'évêque de Reims baptisa le royal néophyte en disant :

– Louis (ou Clovis), je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Puis il le sacra de l'onction du saint chrême et le revêtit enfin de la robe blanche des nouveaux baptisés.

On procéda ensuite à l'abjuration d'une sœur du roi, la princesse Lantilde, qui était arienne, ainsi qu'au baptême d'une autre de ses sœurs. Plus de 3 000 guerriers francs furent baptisés, à l'exemple de leur roi.

La grâce du baptême avait adouci déjà la rude nature du farouche guerrier. Presque aussitôt après la mémorable cérémonie de Reims, Clovis rendit la liberté à tous les Alamans faits prisonniers à Tolbiac. C'était là un acte de clémence inouï dans ces temps barbares où la cruelle devise de guerre était : *Malheur aux vaincus !*

**8 — Clovis et la monarchie franque****CLOVIS ÉTEND SON ROYAUME**

**C**lovis rêvait de réunir sous son sceptre les États qui partageaient la Gaule.

La première campagne fut dirigée contre les Burgondes, gouvernés par Gondobaud. Celui-ci s'engagea à payer un tribut et à devenir plus tolérant pour les catholiques. Il permit même à son fils Sigismond d'abjurer l'arianisme. Ainsi la Burgondie (Bourgogne), tout en conservant son indépendance, devenait en quelque sorte vassale des Francs.

Au sud de la Loire s'étendait le royaume des Wisigoths, avec Toulouse pour capitale. Ce peuple, lui aussi originaire de Germanie, avait abandonné le paganisme, mais s'était jeté dans l'arianisme. Depuis un certain temps déjà, Clovis nourrissait un profond ressentiment contre Alaric, leur roi, qui, à deux reprises, s'était prononcé contre Clovis pour ses ennemis. La guerre fut déclarée, guerre dangereuse, car les excellents soldats wisigoths dépassaient en nombre ceux de Clovis.

Ce fut à Vouillé, près de Poitiers, qu'eut lieu la décisive rencontre. Clovis fit le signe de la croix sur son armée, et s'écria :

– Au nom du Seigneur, en avant !

Soudain les deux rois se trouvent face à face. Après une lutte acharnée, Clovis, d'un coup de hache, fait voler en éclats la cuirasse dorée d'Alaric, tranchant, du même coup, son menton et son épaule gauche. Les Wisigoths se précipitent au secours de leur roi. Clovis les maintient en respect, et, saisissant Alaric par les cheveux, lui tranche la tête.

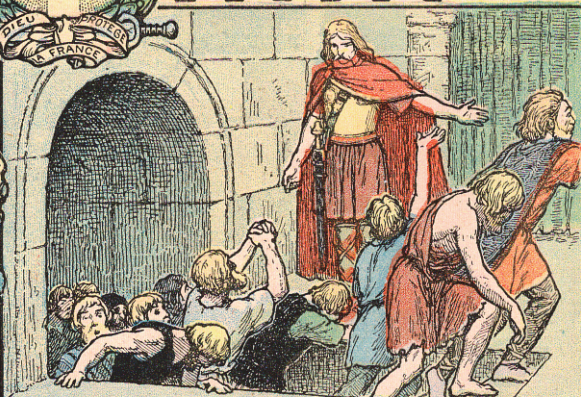
Les Wisigoths, abandonnant leurs armes, prirent la fuite et se réfugièrent en Espagne (507).

Cette grande victoire augmenta d'un vaste territoire les possessions franques, dont les frontières furent reculées jusqu'à la Provence et aux Pyrénées. Après un séjour à Bordeaux et à Tours, Clovis se rendit à Lutèce (Paris), dont il fit sa capitale. En action de grâce de sa victoire, il fit élever sur le mont Lutèce (emplacement du Panthéon actuel) une

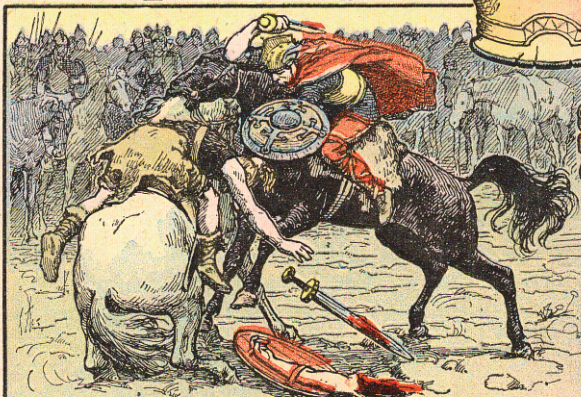
L'HISTOIRE  
DE LA  
FRANCE

# CLOVIS ET LA MONARCHIE FRANQUE

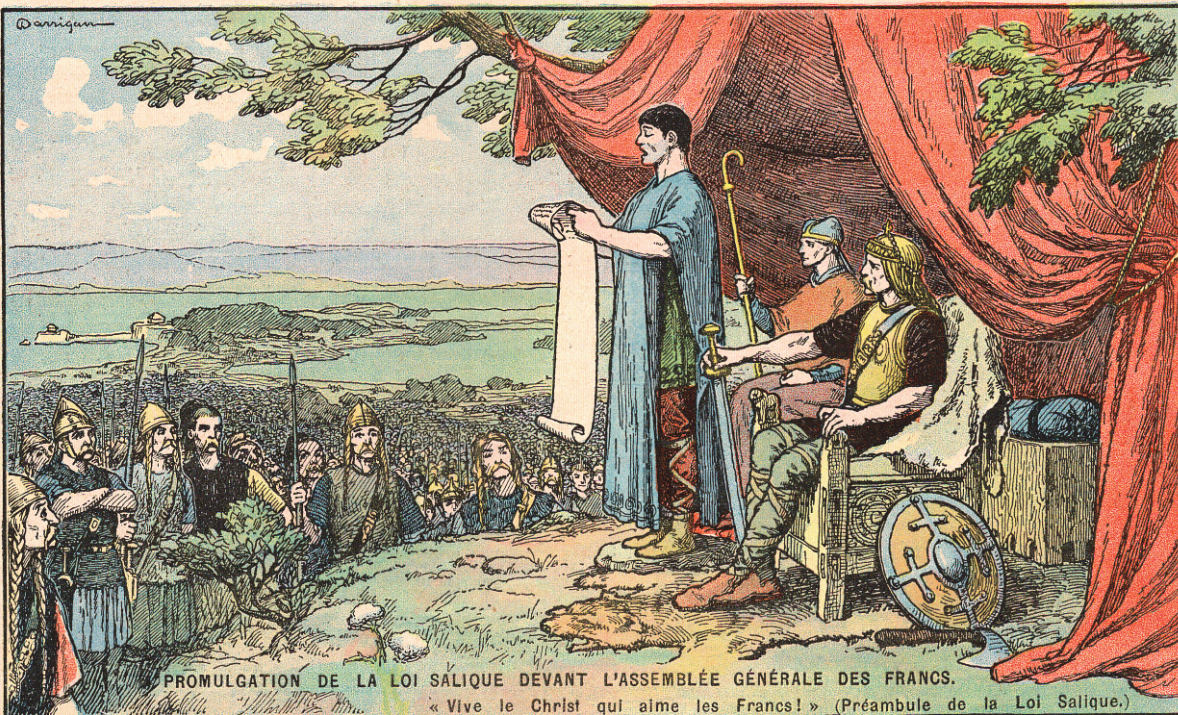
(496-511)



CLOVIS REND LA LIBERTÉ AUX PRISONNIERS DE TOLBIAC



COMBAT SINGULIER DE CLOVIS ET D'ALARIC A LA BATAILLE DE VOULLÉ (507)



PROMULGATION DE LA LOI SALIQUE DEVANT L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DES FRANCS.

« Vive le Christ qui aime les Francs! » (Préambule de la Loi Salique.)



CLOVIS, roi des Francs (481-511)



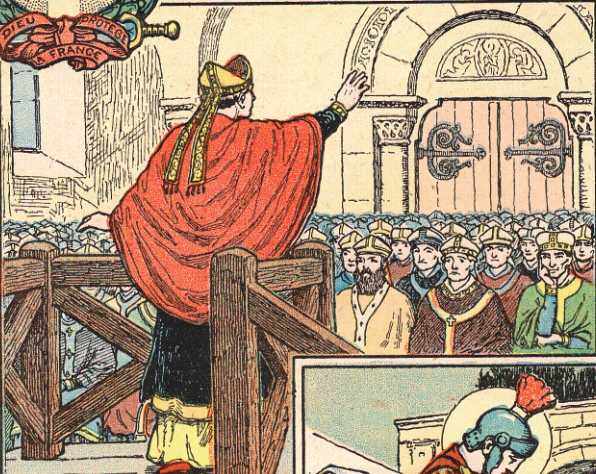
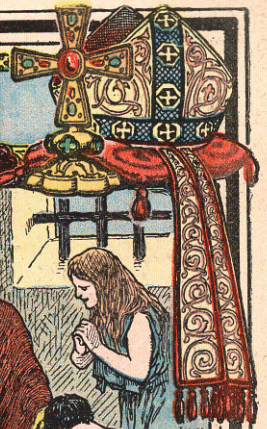
CLOVIS SIGNE LES DÉCISIONS DU PREMIER CONCILE NATIONAL TENU A ORLÉANS L'AN 511, PRENANT AINSI SOLENNELLEMENT L'ENGAGEMENT D'ÊTRE FIDÈLE.



S<sup>te</sup> CLOTILDE, née en 474, morte en 545



# L'ÉGLISE ET LES BARBARES



PREMIER CONCILE NATIONAL  
TENU A ORLÉANS EN 511



Evêque affranchissant des esclaves



UNE ÉCOLE PAROISSIALE AU V<sup>e</sup> SIECLE



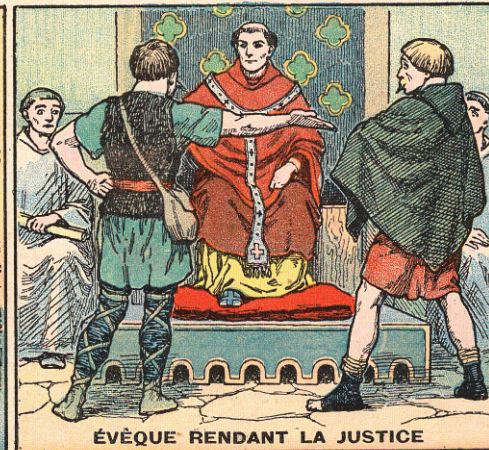
**SAINT MARTIN, L'APÔTRE DES GAULES** (mort en 397)  
PAR UN FROID TRÈS RIGOUREUX, SAINT MARTIN, ENCORE CATÉCHUMÈNE,  
DONNE A UN PAUVRE LA MOITIÉ DE SON MANTEAU



UNE ÉCOLE DE METIERS AU V<sup>e</sup> SIECLE



**LE DROIT D'ASILE**  
Evêque sauvant un coupable en lui donnant  
asile dans son église



**ÉVÊQUE RENDANT LA JUSTICE**

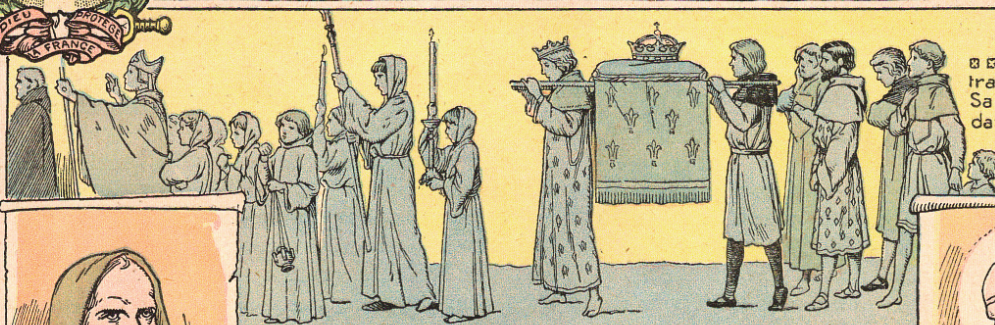


**SAINT DIDIER ÉVÊQUE DE CANORS**  
Fait construire les remparts de la ville



# SAINT LOUIS

## III-LE SIÈCLE DE SAINT LOUIS



St Louis transportant la Sainte Couronne dans la Sainte-Chapelle



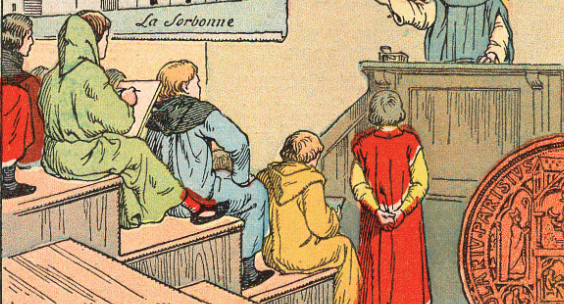
R. Bacon



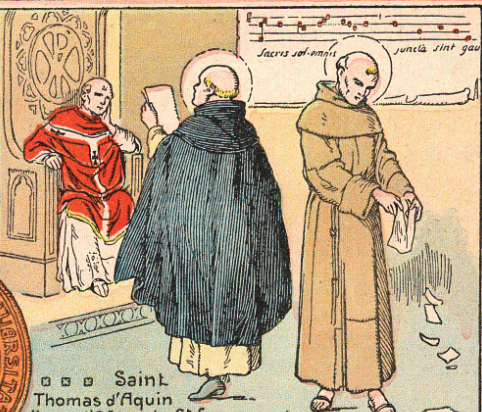
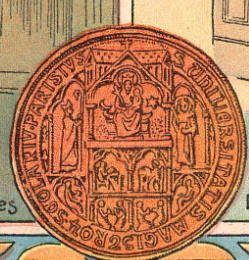
Albert le Grand



Saint Louis rend la justice sous le chêne de Vincennes



Les étudiants affluent aux écoles parisiennes



Saint Thomas d'Aquin lisant l'Office du St Sacrement



# LES CATHÉDRALES

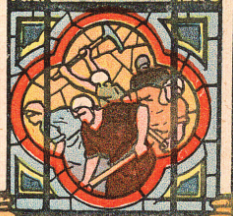


### ÉVÊQUES FONDATEURS

Fulbert de Chartres  
 Maurice de Sully  
 Aubry de Humbert  
 Evrard de Fouillloy

### MAÎTRES DE L'ŒUVRE

Jean de Beauce  
 Jean de Chelles  
 Raoul de Coucy  
 Robert de Luzarches



Les "Logeurs du Bon Dieu" construisant une cathédrale

Les « imagiers » couvrent de sculptures toutes ces pierres, font pousser des feuillages à tous les chapiteaux, à toutes les corniches, animent de scènes de la Bible et de l'Évangile les portails et le tour du chœur, peuplent de statues toutes les niches, font grimacer les « gargouilles », ajoutent clochers et clochetons. Grâce à eux, la cathédrale de pierre semble être en dentelle.

Les peintres-verriers nous donnent ces mer-

veilleux vitraux, ces rosaces aux couleurs éclatantes, par où filtrent dans les immenses nefs de mystérieuses clartés.

Les « ferronniers » forgent avec patience des grilles de chœur admirables. Les orfèvres apportent leurs précieux reliquaires.

Et ainsi, grâce à la foi de tous, s'élèvent ces merveilles dont chaque pierre semble avoir une âme et une voix pour glorifier Dieu.

## 32 — L'Église et le peuple au Moyen Âge

**A**u Moyen Âge, la science médicale n'avait pas découvert suffisamment les causes des grandes épidémies et les remèdes à y apporter. C'est ce qui explique les ravages que firent des fléaux comme la peste noire, le feu sacré, la suette anglaise.

Du moins, la charité chrétienne, inspirée par la foi, s'appliqua-t-elle à créer partout des hôpitaux. Désignés par le beau nom d'« Hôtels-Dieu », ces établissements étaient innombrables et l'on en trouvait dans la plupart des villages. Auprès de chaque cathédrale s'en élevait un, et tout monastère entretenait le sien.

Souvent, dans le ressort de leur domaine, les seigneurs assumaient cette assistance. Par des fondations pieuses, nobles et chevaliers multipliaient ces asiles de la misère : la Maison-Dieu Saint-Gervais, à Paris ; les hospices de Guyancourt, Gonesse, Châteaufort, autour de Paris. Et il en était partout ainsi. La plupart de ces fondations sont la conséquence d'un vœu.

Dans ces hôpitaux, les malades sont entourés d'une respectueuse pitié. Les plus belles salles construites au Moyen Âge, plus belles même que celles des châteaux, sont celles des hôpitaux. Les hospices de Beaune, de Tonnerre, l'hôpital Saint-Jean-d'Angers, sont des merveilles architecturales.

Religieux ou religieuses y apportent au service des malades le don complet de soi. Le malade y est l'hôte attendu, vénéré, saint, que l'on devra choyer et honorer « comme le maître de la maison ». Car, en lui, on voit le Sauveur souffrant et une âme dont il faut assurer le salut éternel.

Cependant, point d'ostracisme partial. « Tous étaient reçus, dit Gougeon, historien de l'Hôtel-Dieu de Paris, tous ceux qui portaient enseigne de pauvreté et de misère. On n'en demandait pas plus. » Même les lépreux, si nombreux alors, n'étaient pas abandonnés. Pour eux, furent fondées léproseries et « maladreries », et la foi inspira de sublimes dévouements pour assister ces infortunés, rejetés de la société.

### L'ÉGLISE ET LES TRAVAILLEURS

Assumant le soin des malheureux, l'Église voulut aussi s'intéresser à la grande masse du peuple, celle qui vit de son travail. De tout son pouvoir, elle encouragea donc l'organisation chrétienne des métiers : les corporations. Par elle, toutes ces corporations de métiers ont été doublées de confréries religieuses ; la plupart du temps même, c'est à des confréries religieuses qu'elles ont dû leur origine.

Une corporation se compose alors de tous les artisans exerçant le même métier dans une même ville. Nul ne peut exercer ce métier en dehors des rangs de la corporation. Celle-ci a ses règlements, parfois rédigés, toujours approuvés par l'autorité religieuse. Tous ces règlements, par ordre de saint Louis, furent réunis par Étienne Boileau en un recueil intitulé *Le Livre des métiers*.

Il y a déjà, au Moyen Âge, trois degrés d'artisans : l'apprenti, le compagnon, le maître.

Les apprentis doivent un nombre d'années de travail, déterminé pour chaque sorte de métier. Pour que les progrès soient plus rapides, leur nombre est limité. Le maître doit loger l'apprenti dans sa maison, lui fournir boire et manger, feu, lit et vêtements honorables.

Son temps de formation achevé, l'apprenti se met au service d'un maître et s'appelle le « compagnon ». Il doit prêter serment de faire « loyal travail ». Pour se perfectionner, les compagnons s'en vont travailler de ville en ville, faisant leur *tour de France*.

Au sommet de la hiérarchie de la corporation, il y a le « maître ». Pour parvenir à la maîtrise, il faut produire le « chef-d'œuvre » déterminé par les statuts. Le serrurier doit exécuter une serrure portant son nom ; le gantier, cinq paires de gants différents ; le cuisinier, « une grosse pièce, deux potages, six entrées, cinq plats de rôtis, neuf plats d'entremets ».

Le chef-d'œuvre reçu, le futur maître doit acheter son métier du roi, par une sorte de redevance analogue à notre patente.

La corporation a sa caisse commune, est administrée par un conseil d'élus appelés : *syndics*, *prud'hommes*, *jurés*. Elle marque de son cachet les marchandises approuvées.

Les règlements sont très rigoureux pour tout ce qui touche à la loyauté du travail. C'est ainsi qu'il est défendu à l'orfèvre, au serrurier, au tailleur, de travailler ailleurs que dans leur boutique, sous les yeux du public, car ces boutiques doivent être au rez-de-chaussée et toujours sur la rue. Défense à tous les artisans de « travailler à la chandelle », car on craint qu'ils ne fassent moins bonne besogne.

Chaque corporation défend jalousement ses droits. Il n'est pas permis à un corps de métier de fabriquer des objets qui ne soient pas de son ressort. Réglementations très rigoureuses qui, plus tard, devaient dégénérer en inconvénients, mais qui n'offraient alors que des avantages très ap-

préciés. Chacune a sa confrérie religieuse, son saint patron dont l'image figure sur sa bannière et dont elle célèbre la fête par une messe solennelle, une procession et un joyeux banquet. Ainsi, les orfèvres ont adopté saint Éloi ; les jardiniers, saint Fiacre ; les musiciens, sainte Cécile. Ce sont eux qui entretiennent la chapelle dédiée à leur patron. Les corporations, comme les nobles, ont leurs armoiries. Celles des bateliers sont même devenues les armoiries de la Ville de Paris.

Encouragées par l'Église, doublées par elle de confréries dont les membres devaient assister aux baptêmes, aux mariages, aux obsèques, les corporations, au Moyen Âge, étaient de vraies familles professionnelles où chacun se soutenait et s'entraidait. Leur suppression, malgré les abus de plus tard, fut loin d'être un avantage pour les travailleurs qui devinrent ainsi des isolés.

### 33 — L'Église et l'enseignement au Moyen Âge

**A** lire certains historiens malintentionnés, on pourrait croire que le Moyen Âge fut une époque où l'ignorance était générale. Toute autre est la vérité.

#### L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

Ce fut pour l'Église un souci constant de ne point abandonner à l'ignorance les masses populaires et de leur donner l'instruction primaire qui leur convenait. Et cela gratuitement.

Dès l'an 529, le concile de Vaison ordonne à tous les curés de recevoir chez eux et de nourrir des jeunes gens pour les instruire.

Au temps de Charlemagne, Théodulphe, évêque d'Orléans, demande « que les prêtres de tous les bourgs et des villages tiennent des écoles ». Et il ajoute : « En s'acquittant de cette tâche, ils ne demanderont pas de salaire et n'en accepteront pas, excepté ce que les parents voudront bien leur offrir spontanément, comme marque de reconnaissance. »

En 824, les évêques, réunis en concile à Paris, décident que « le devoir de chaque évêque est d'entretenir des écoles ». Et le pape Eugène II écrit « que l'on doit s'efforcer d'enseigner les arts libéraux en même temps que le dogme catholique, dans tous les évêchés et dans toutes les paroisses ». Un nouveau concile de Paris, en 846, déclare *obligatoire* la multiplication des écoles. Enfin, le concile de Saponnière (859) ordonne de « fonder partout des écoles publiques ».

Dans les villes, on multiplia les « petites écoles » à tel point qu'un curieux article des « statuts et règlement des petites écoles de grammaire, à Paris », de 1357, dit que « les écoles doivent être éloignées les unes des autres de vingt maisons pour les quartiers non peuplés, et de dix maisons pour les quartiers qui sont peuplés ». Ce n'est donc pas le nombre des écoles qui manquait à Paris.

Il en était de même, selon de graves historiens, dans les campagnes et jusque dans les hameaux.

Il y avait donc, au Moyen Âge, toute une organisation de l'instruction publique. Et cela, sans qu'il en coûtât un « sol » à l'État.

#### L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR — LES UNIVERSITÉS

Au-dessus des « petites écoles » destinées à l'instruction populaire, l'enseignement secondaire et supérieur pour la formation d'une élite instruite brillait alors d'un vif éclat.

Cet enseignement était donné dans les Universités et les très nombreuses écoles monastiques.

Et toutes ces écoles sont fondées par l'Église, administrées par elle. Tous ses étudiants, même les laïques, étaient considérés comme faisant partie du clergé, pendant la durée de leurs études. On les appelait *clercs* et ils ne dépendaient que des tribunaux ecclésiastiques. Les armoiries de l'Université de Paris sont dominées par la croix. Et ainsi en était-il pour toutes les autres Universités.